

DISCUSSION

Éléments pour une synthèse sur les productions et les importations dans la région parisienne

Président de séance : B. DUFAY

Bruno DUFAY : Après une journée aussi dense, quelles sont les tendances et les pistes de recherches qui peuvent ressortir ? Il y en a plusieurs, bien entendu, et je pense qu'Yvan Barat et Didier Vermeersch feront aussi bien que moi, voire mieux, pour faire rebondir le débat.

Tout d'abord, on aura noté une disparité dans l'état des recherches entre l'est et l'ouest parisien, disparité qui est due, bien entendu, à des circonstances historiques, à l'organisation des services de collectivité, au hasard des fouilles, etc. On a donc un décalage qui fait que les sites de production avérés et bien étudiés sont regroupés dans le Val-d'Oise, les Yvelines et un peu dans l'Essonne. Mais il y a aussi un certain nombre d'autres productions, qui n'ont été qu'évoquées aujourd'hui (comme la céramique noire à pâte rougeâtre ou la céramique rouge lustrée) puisqu'elles avaient déjà fait l'objet de présentations dans des congrès précédents ; ce sont des productions de l'ouest parisien dont on ne connaît pas les ateliers mais qui commencent à être bien étudiées.

Cette situation est un premier butoir pour notre recherche mais il est vrai que, grâce au Groupe d'Etude de la Céramique Antique en Ile-de-France, animé depuis plusieurs années par Yvan Barat et Didier Vermeersch, on a essayé de rétablir un peu ce déséquilibre ; mais le travail n'est pas du tout terminé et j'espère que ces journées vont susciter des études pour l'est parisien.

Cette notion de disparité m'amène à relever une disparité plus réelle, plus historique, à savoir qu'on a parlé, toute la journée, d'Ile-de-France ; le problème, bien évidemment, est que, pour l'Antiquité, l'Ile-de-France n'existe pas.

Ce qui émerge des efforts de synthèse qui ont pu se faire depuis quelques années donne le sentiment de trois groupes principaux, de trois cultures céramiques :

- l'est parisien — mais peut-être que cette région n'est un tout que dans l'état actuel de nos connaissances ;
- l'ouest qui implique le sud-sud-ouest — le pays carnute, grossièrement Chartres — et le pays carnute du nord-est, par rapport à Chartres —, autrement dit l'essentiel des Yvelines et la bordure de l'Essonne ;
- au nord de la Seine, le pays des Vélocasses dont le Val-d'Oise recouvre grossièrement les limites, pour l'Ile-de-France.

A ce triple faciès il faut ajouter celui de Paris qui, semble-t-il, reprend des éléments de chacun. J'ai quand même le sentiment — mais le débat est ouvert — que Paris serait plutôt tourné vers l'est, sentiment peut-être impressionniste qu'il faudrait compléter par des études plus exhaustives. Voilà pour la répartition, si je puis dire, dans la région.

Ce qu'il faudrait se demander — et je m'adresse plutôt aux collègues des autres régions qu'à ceux de l'Ile-de-France —, c'est jusqu'à quel point ces faciès se rapprochent des régions limitrophes ou s'en différencient. On a cité un certain nombre d'influences : la Picardie pour le pays vélocasse, la Champagne et les pays rhénans pour l'est parisien. Il faudrait certainement affiner ces comparaisons de façon à rendre compte à quel point "les" Ile-de-France ont des faciès individualisés et jusqu'à quel point les influences se mêlent ; peut-être arriverait-on à reconstruire des relations géographiques qui aient un véritable sens pour l'époque. Je sais qu'il y a des contacts de travail avec la Normandie, mais peut-être y aurait-il lieu de voir avec la Picardie, par le biais de Didier Vermeersch, pour accentuer ce type de recherche.

Cette journée a donné lieu à un certain nombre de remarques et des pistes ont été ouvertes.

L'une est, par exemple, cette grande "nouveau" (entre guillemets) des amphores régionales dont un des participants s'est étonné. C'est un des sujets que l'on commence à étudier, peut-être parce qu'on commence à pointer des ateliers de productions ; du coup, l'intérêt pour l'étude renaît. A Chartres, mais aussi à Sens et à la Boissière-Ecole (pour le III^e s.), on a des productions d'amphores. C'est une piste de travail importante pour l'avenir.

Il y a également des éléments de réflexion par rapport à ce qu'Alain Ferdière a dit, ce matin, à propos de la répartition géographique des ateliers. Pour l'Ile-de-France, on se rend compte que les ateliers de potiers semblent être un phénomène essentiellement "urbain", avec tous les guillemets qu'il faut donner à ce terme puisqu'il s'agit aussi des agglomérations secondaires. Evidemment, le problème est qu'il y a peu de capitales de cités en Ile-de-France ; mais il est vrai qu'il y a des ateliers à Paris et à Chartres tandis que, pour l'instant, aucun atelier n'a été trouvé à Meaux : cela est vraisemblablement dû au hasard des fouilles. Un certain nombre d'agglomérations secondaires, dès la première moitié du I^{er} s., se sont dotées d'ateliers de potiers qui, avec certains déplacements, durent généralement jusqu'au III^e s. Les ateliers proprement ruraux, en Ile-de-France, sont extrêmement rares ; le mieux caractérisé est celui de La Boissière-Ecole, où il n'y a aucun habitat groupé associé et qui est relativement à l'écart de toute voie de communication d'une certaine importance. Connebot (Val-d'Oise) semble être aussi un atelier rural.

Un certain nombre de ces ateliers dits "ruraux" ne sont connus que par une exploration insuffisante ; en général, les fouilleurs ou les prospecteurs signalent, à proximité, des habitats, mais on est incapable de dire s'il s'agit d'un établissement agricole, de bâtiments d'ateliers ou d'une agglomération d'une certaine importance.

Pour l'instant et dans l'état actuel de la recherche, l'artisanat potier paraît donc surtout être un phénomène lié à de petites agglomérations qui sont situées — ce qui paraît logique — sur des voies de communications assez importantes, eau ou routes, souvent au carrefour de plusieurs de ces voies.

Voilà, succinctement, ce que je relève de cette journée.

Dominique JOLY : On pourrait ajouter le problème de la datation des productions du début, voire du milieu du III^e s., car il ne me semble pas évident, au vu des éléments datants donnés à partir des monnaies ou à partir d'autres

trouvailles, qu'il faille dater du début du III^e s. ou qu'il faille mettre systématiquement en concurrence les datations archéomagnétiques, même si Mme Bucur a souligné que la courbe pose un problème, avec les datations de ces productions. Je n'ai pas clairement vu que ces productions du début du III^e s. soient vraiment du début du III^e s. Je propose donc que, dans le débat, on parle un peu de cela. A Chartres, les éléments ne sont pas toujours aussi pertinents pour dater ces productions du début du III^e s. même si, par exemple, on a les mêmes formes qu'à La Boissière-Ecole.

Bruno DUFAY : Yvan répondra sur nos critères de datation. On s'attaque à la phase terminale de la publication de La Boissière-Ecole et il est vrai que le point qui nous reste à consolider est celui-là, tout à fait.

Yvan BARAT : En ce qui concerne les arguments pour dater les phases de productions de l'atelier de La Boissière-Ecole du III^e s. —étant donné qu'on a eu des problèmes avec les sigillées ainsi qu'avec les monnaies—, nous nous sommes basés, au début, sur les comparaisons typologiques. Mais il y a, toujours, le problème de la date-butoir de l'abandon du site portuaire des Mureaux que je ne peux pas bouger : il y a trop d'arguments. Je sais que la céramique de La Boissière est venue aux Mureaux car on en trouve énormément dans des contextes résiduels ou en ramassages de surface et il n'y a aucun problème quant à son identification ; je n'en ai jamais trouvé en fouilles et, justement, jusqu'au dernier niveau de l'ensemble portuaire, j'ai des jalons chronologiques assez fiables (deux sesterces de Faustine). Je ne peux pas descendre au-dessous de 175-180 ; comme, en plus, ces deux monnaies sont très usées, on peut froidement ajouter 10 ou 20 ans, pourquoi pas !

Par ailleurs, on a un ensemble monétaire, à La Boissière-Ecole, qui est essentiellement composé de sesterces des Antonins, c'est-à-dire un peu de Trajan, beaucoup d'Antonin le Pieux, beaucoup de Marc-Aurèle, un peu de Commode et une monnaie de Julia Donna, dans une cave utilisée comme dépotoir, donc dans un remblaiement terminal ; c'est une monnaie pas très usée qui nous cale dans les deux premières décennies du III^e s. En fait, pour dire après ou avant, je ne sais pas trop bien comment caler tout cela. Je n'ai rien contre le fait que la première phase de production de l'atelier de La Boissière puisse démarrer en 190-195 mais il y a quand même trois unités qui se suivent dans le temps ; cela peut durer 20 ans, 30 ans, 40 ans pourquoi pas ! Mais de toute façon, au plus bas, je suis obligé de me cantonner à la dernière décennie du II^e s. ; je ne peux pas aller avant.

Bruno DUFAY : On est, dans les Yvelines, un peu limité. Evidemment le travail serait à faire sur les sites de consommation et il est vrai que les sites importants fouillés correctement ayant livré des stratigraphies pertinentes dans les Yvelines ne sont pas très courants, c'est le moins qu'on puisse dire. Le plus beau était les Mureaux qui, pour nous, cale seulement une extrémité de la chronologie. Nous attendons la fouille d'un vicus important à Jouars-Pontchartrain, au centre du département, qui va peut-être avoir lieu dans le cadre d'une déviation de la Nationale 12 ; c'est une fouille qui devait commencer l'année dernière et on espère avoir un certain nombre d'ensembles stratifiés utiles puisqu'on sait que, pour en avoir déjà trouvé dans le cadre de sondages et de prospections, sur ce site, il y a de la céramique de La Boissière.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Je vais répondre à ta proposition de voir les choses à partir d'une autre région, au niveau de cette synthèse sur l'Ile-de-France. Il y a quelques années j'avais vu cela dans le cadre d'une étude des faciès régionaux et je crois que tous les éléments qu'on a apportés viennent affiner ces idées, viennent les préciser. C'est vrai que, de toute façon, l'Ile-de-France apparaît comme une région d'échanges privilégiés, notamment avec le rôle que joue la vallée de la Seine. C'est très net, par exemple, comme on l'a vu, avec les Black-Burnished qui pénètrent assez loin alors que, dans le Nord, par exemple, elles s'arrêtent sur le littoral. On voit bien, notamment dans les collections du Musée Carnavalet dont on n'a pas parlé, qui sont des collections anciennes et qui donnent, bien sûr, une image tronquée de la céramique qu'on avait à Lutèce du I^{er} au IV^e s., des apports de toutes les régions, de la Normandie, de la Picardie mais aussi des pays de Loire. Il est certain que par rapport à une région comme le nord de la France, qui semble beaucoup plus ouverte sur les pays rhénans ou la Belgique actuelle, l'Ile-de-France se situe vraiment comme un carrefour entre le nord et le sud, dans une certaine mesure.

Ce qui m'a frappée aussi, c'est de voir —et on le constate de plus en plus dans les autres régions— qu'il y a, bien sûr, des faciès régionaux mais, à l'intérieur de ces faciès régionaux, il y a même des faciès locaux. C'est-à-dire que la céramique se particularise à l'intérieur de micro-régions qui sont les aires d'influence d'une officine, d'une ville romaine et de sa campagne, de ses environs immédiats ; de plus en plus, on va s'apercevoir que la diffusion de la céramique se fait surtout à l'intérieur de petites régions et que la diffusion à longue distance, surtout pour la céramique commune, bien sûr, demeure très anecdotique.

Il est vrai qu'on fabrique, au même moment, dans des officines différentes, des objets identiques et que ce n'est pas toujours facile de savoir d'où proviennent ces objets.

Sylvie ROBIN : Je voudrais juste préciser, pour la production parisienne, que contrairement à ce qui se passe à La Boissière, rien ne nous interdit, à Paris, de prendre en compte la fin de la datation proposée par Mme I. Bucur et rien ne nous interdit de penser que cette production commence bien dans la deuxième moitié du II^e s.

Bruno DUFAY : A La Boissière, non plus. Mme Bucur a fait des prélèvements et, pour l'instant, elle ne nous a pas encore fourni de date. Il n'y a donc pas de contradictions archéomagnétiques pour La Boissière.

Sylvie ROBIN : Malgré toutes les pressions que l'on peut recevoir pour repousser au maximum cette production, ni l'étude des sigillées, ni l'étude des monnaies ne nous interdisent de penser qu'il peut exister une production de cette céramique commune, à Paris, dès la deuxième moitié du II^e s. ; la seule date-butoir qu'on ait, c'est le milieu du III^e s.

Bruno DUFAY : Il y a peut-être un petit problème, très général, de balancier. Après une période où le III^e s., en céramique, n'existait pas, maintenant on a tendance à adopter l'excès inverse et c'est le II^e s. qui tend à disparaître corps et biens. Alors, je ne sais pas, mais il y a peut-être un équilibre à trouver.

Yvan BARAT : Dans ce cas-là, je vais répondre à plusieurs questions tous azimuts. Tu parles, effectivement, du III^e s. qui n'existait pas ; il en a été de même, jusqu'à il n'y a pas si longtemps, du V^e s. et on va pouvoir en dire autant du IV^e s. qui finira par ne plus exister du tout.

Bruno DUFAY : Je maintiens qu'il faut se méfier de ce genre de mouvement de balancier.

Yvan BARAT : Pour répondre à Marie Tuffreau, à propos des faciès régionaux, voire même micro-régionaux ou locaux, c'est vrai dans une certaine mesure. C'est-à-dire que, à la suite des travaux qu'on a pu faire depuis cinq ou six ans avec Didier Vermeersch, on se rend compte d'une chose : cette scission en plusieurs faciès micro-régionaux est vraie, surtout, pour les II^e s. et III^e s. et, éventuellement, la fin du I^{er} s., pendant lesquels, à l'intérieur d'un tronc commun de formes assez variées et assez largement répandues, on trouve des traditions et des faciès assez localisés. Cela ne dure qu'un temps ; au IV^e s., on trouve certaines formes qui sont plutôt cantonnées à certaines régions. Globalement, à examiner le matériel aussi bien de nécropoles que d'habitats ou de sanctuaires (je pense, notamment, au matériel qui provient de la phase "mithreum" du sanctuaire de Septeuil où il y a beaucoup de céramiques valentiniennes ou théodosiennes), c'est bonnet-blanc et blanc-bonnet, non seulement d'un côté à l'autre de l'Ile-de-France mais aussi par rapport à l'ensemble de la Gaule du Nord ; ce sont les mêmes coupelles, les mêmes jattes, les mêmes inspirations, globalement les mêmes formes ; j'ai des doutes à trouver un faciès micro-régional et même régional à l'Ile-de-France, pour le IV^e s.

Enfin, pour répondre à Sylvie Robin, rien ne vous interdit de garder la fin de la datation de Mme Bucur pour le site de l'Institut des Jeunes Sourds. Il y a juste un problème ; qu'on ait, effectivement, des faciès régionaux bien ancrés est une chose mais je ne pense pas qu'il faille les pousser à l'extrême. Si réellement vous avez ces formes-là dans la deuxième moitié du II^e s., voire même avant 175, que fait-on des autres sites qu'on a étudiés, Beaumont, les Mureaux, etc. Ou vous êtes isolés, ou il y a un problème ! Je veux bien être ouvert à l'autocritique mais j'ai quelques réticences à annuler tout le travail qu'on a fait !

Lucien RIVET : Nos réunions sont là pour confronter des points de vue et les additionner pour les faire fructifier.

Patrick BLASZKIEWICZ : Je voudrais nuancer ce que vient de dire Yvan ; j'ai constaté de très grosses différences entre, par exemple, la Basse-Normandie, une région charnière, et la Haute-Normandie, où il y a des jattes carénées qu'on ne retrouve pas du tout en Basse-Normandie. Ce que tu dis n'est pas faux mais il faut nuancer ; il n'y a pas du tout cette continuité.

Yvan BARAT : A quelle période ?

Patrick BLASZKIEWICZ : Pour fin II^e-début III^e s.

Yvan BARAT : Je disais qu'effectivement, aux II^e-III^e s., les différences sont assez marquées, même à l'intérieur de l'Ile-de-France. Au IV^e s., j'ai plus de difficulté à admettre des faciès micro-régionaux très marqués ; ils existent certainement, car on les voit mais ils sont moins nets.

Bruno DUFAY : Pour aller dans le sens de Marie Tuffreau, en terme de carrefour d'influences, on peut tout de même noter que l'Ile-de-France n'a pas vraiment rayonné ; on n'a aucune officine de céramiques fines qui se soit un peu répandue en dehors de l'Ile-de-France ; les ateliers sont, somme toute, de dimensions modestes et paraissent répondre à des besoins locaux. Dans l'état actuel de la recherche, c'est l'atelier de La Boissière-Ecole qui a le catalogue le plus diversifié et qui a une aire de diffusion assez large, en gros un rayon de 30 à 50 km ; cela reste dans des limites locales. Il s'agit donc, au pire, d'une autarcie et, au mieux, d'un mouvement plutôt centripète que centrifuge, me semble-t-il.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Pour en terminer avec les faciès régionaux, ce que je disais était surtout valable pour les II^e et III^e s. ; je n'ai fait que reprendre ce que j'ai écrit, en 1988, où je disais qu'au IV^e s. on revenait à une certaine uniformisation, comme ce qu'on a connu au I^{er} s., avec les imitations de céramiques d'origine italienne. C'est surtout dans la deuxième moitié du IV^e s. que l'on constate, dans le nord de la Gaule, que toutes ces formes qui sont des formes issues de l'est, envahissent les nécropoles. Cela dit, il faut souligner que l'état des recherches, actuellement, ne permet pas de conclusions définitives puisque, mis à part tout ce qu'on a vu aujourd'hui pour l'Ile-de-France, on manque encore, en quantité suffisante, de céramiques provenant d'habitats. Il est bien connu maintenant que ce n'est pas la céramique des nécropoles qui peut donner une image précise puisqu'il s'agit d'une céramique choisie ; d'autre part, la céramique des ateliers ne nous donne qu'un instantané. Il en va de même pour les phénomènes de diffusion, tant que suffisamment d'habitats n'auront pas été fouillés et étudiés du point de vue de la céramique.

Bruno DUFAY : Oui, tout à fait.

Fanette LAUBENHEIMER : Je voudrais mettre un petit bémol sur ces affaires de céramiques à diffusion autarcique.

Bruno DUFAY : J'ai dit "au pire autarcique".

Fanette LAUBENHEIMER : Au pire, d'accord ! N'oublions pas de tenir compte de la fonction des céramiques et mettons un peu à part les amphores. Rappelons-nous que les formes Gauloise 12 qui sont fabriquées pour une petite partie, j'en conviens, à La Boissière-Ecole, mais également à Chartres et ensuite le long de la vallée de la Seine, dans des ateliers qui restent à trouver, sont des objets céramiques qui partent vers les îles anglo-normandes, l'Angleterre et jusqu'en Ecosse.

Bruno DUFAY : Oui, mais là, c'est le contenu qui voyage.

Fanette LAUBENHEIMER : Exactement.

Bruno DUFAY : Donc, quand ce sont des céramiques d'usage domestique, elles n'ont pas nécessairement à voyager.

Fanette LAUBENHEIMER : Ce que je voulais dire, c'est de ne jamais séparer la fonction de l'objet de l'objet lui-même.

Bruno DUFAY : Oui, mais pour la céramique fine, importée du Centre ou de Jaulges-Villiers-Vineux, c'est l'objet qui voyage.

Fanette LAUBENHEIMER : C'est évident.

Robin SYMONDS : Justement, dans la céramique commune, ce qui voyage, c'est l'esprit. Je veux dire, en fait, que je me sens parfois comme un martien qui se trouve avec des gens, dans une région, qui ne voient autour d'eux que des productions locales ; or, à mon avis, il faut regarder ce qui se passe de l'autre côté de l'Empire. Il y a beaucoup de comparaisons à faire dans les céramiques communes ; je constate souvent des similitudes entre les céramiques produites en Angleterre ou en Allemagne avec ce qui est produit ici. Je ne veux pas donner de détails mais il me semble que l'Europe ne fut jamais plus unie que durant le II^e s. ; les potiers, partout, voulaient toujours réaliser plus ou moins la même chose et les différences que l'on relève entre les céramiques sont, à mon avis, moins importantes que les similitudes.

Bruno DUFAY : Oui, je suis absolument d'accord, surtout pour moi qui ait un œil un peu extérieur ; simplement, je pense qu'il est de bonne politique scientifique, si je puis dire, d'avoir une base de départ locale pour pouvoir comparer avec le reste. Mais je pense, en effet, que les ressemblances sont plus prégnantes que les différences. Je l'ai bien vu quand on a préparé l'exposition et quand il a fallu que j'explique aux élus, au grand public, quelle était la spécificité de la céramique de l'Ile-de-France, de façon simple : un voyageur venant de Reims et débarquant aux Mureaux se sentait-il dépaycé ? Je ne le pense pas vraiment.

Mais on a, quand même, un certain nombre de caractéristiques qui nous sont peut-être utiles, non pas tant sur le plan historique que comme critère de reconnaissance, par exemple pour pouvoir faire des cartes. Parfois, il faut relativiser aussi la raison pour laquelle on affine nos réflexions sur la forme d'une lèvre ou d'un épaulement ; c'est vrai qu'en terme d'ambiance esthétique ou de mode, de fonction ou d'analyse ethnographique, on a là un grand fond commun. Toutefois, il y a quand même des choses importantes ; Didier Vermeersch pourra dire un mot sur les marmites et jattes tripodes qui doivent renvoyer à des manières de cuisiner particulières ; il y a là, certainement, une spécificité non négligeable qui a un sens historique assez large.

Jorge BARERA : Je ne crois pas avoir entendu parler, durant cette journée, de caractérisation des productions régionales autre que typologiques ou techniques "à l'œil nu". Les analyses de pâtes, lames minces, analyses physico-chimiques, etc. n'intéressent plus les archéologues ? Cela n'apporte-t-il plus rien ?

Bruno DUFAY : Il faut mesurer le retard de la recherche archéologique en Ile-de-France, notamment en céramologie. L'ensemble des travaux qui vous a été présenté correspond, je dirais, au niveau de base ; on en est, pour l'essentiel, au stade de description morphologique, macroscopique dirons-nous. Il y a eu toutefois — mais on n'y est pas revenu cette fois-ci car cela a été présenté les années passées — la caractérisation du groupe des céramiques dites "noires à pâte rougeâtre" où Didier Vermeersch a fait toute une série de lames minces qui lui ont permis de définir, si ma mémoire est bonne, au moins trois groupes de pâtes ; cela caractérise, à l'intérieur des productions franciliennes, un groupe techno-typologique particulier. Mais tu as raison, il y a encore des choses à faire et, dans la plupart des cas, on n'en est pas encore là.

Didier VERMEERSCH : Je peux dire un mot sur les lames minces. Effectivement, j'ai regardé les céramiques "noires à pâte rougeâtre" à partir d'une bonne centaine de lames minces faites sur le groupe, plus une cinquantaine sur des céramiques plus ou moins proches, toutes de Paris ou de la région parisienne. Le problème est, je crois, assez complexe. En fin de compte, tout ce qu'on arrive à mettre en évidence, essentiellement, c'est l'utilisation de sables du type Fontainebleau ; sinon, les argiles présentent des aspects qui peuvent être différents sur la même lame mince, ce qui fait que je me pose la question de l'intérêt de faire des analyses chimiques, d'autant plus que l'on sait que ce sont les mêmes niveaux sédimentaires qui sont utilisés pour la fabrication des céramiques. Entre la céramique noire à pâte rougeâtre et la céramique noire à pâte "beigeâtre", la céramique noire à pâte jaunâtre, etc., on n'arrive pas à très bien voir la différence, ni au niveau typologique qui me semble pourtant être le niveau d'analyse de base, ni au niveau de l'observation macroscopique ou microscopique. Je ne dis pas que j'ai des doutes sur les méthodes, j'ai des doutes sur la caractérisation exacte des choses tant qu'on n'aura pas poussé, au-delà de ce qui a été fait jusqu'à présent, le travail avec les géologues et, en particulier, la caractérisation des différents faciès du sable de Fontainebleau, par exemple. Sans ce travail, je pense qu'on risque d'être déçu par ce genre d'analyse pour les productions d'un certain nombre d'ateliers, ateliers d'agglomérations secondaires ou ateliers ruraux (aussi bien Beaumont-sur-Oise que La Boissière ou Connebot, Connebot où toute une partie de la butte résiduelle de Rosne est couverte d'ateliers, dont celui de Gleine), tout autant que les ateliers de tuiliers. D'un autre côté, d'autres pistes peuvent être suivies qui ne sont pas forcément inintéressantes, avec une vision chronologique ou une vision d'évolution des techniques. Si on prend l'exemple de Beaumont, on s'aperçoit que les productions des années 10 à 40-50 de n. è. correspondent à des céramiques qui sont essentiellement argileuses avec un dégraissant relativement grossier, relativement naturel ; les céramiques de la deuxième phase de production changent essentiellement de couleur mais pas forcément de nature d'argile ou de dégraissant ; ensuite, la production de fin I^{er}-début II^e s. est un peu plus sableuse et celle du III^e s. est très sableuse. Si on ajoute à cette évolution, qui peut paraître satisfaisante pour une vision cartésienne des choses, le fait qu'il y ait de la céramique fine cuite dans ces mêmes fours et qu'on ne peut plus étudier le dégraissant de la même façon, fausse un peu les données. En fin de compte, je pense que les analyses de type scientifique sont difficiles à mener, pour l'instant, parce qu'on ne sait pas encore très bien quoi chercher, ni comment le chercher.

Hervé SELLES : Toujours concernant ces éventuelles analyses physico-chimiques sur les céramiques de l'Ile-de-France, je rappelle simplement que cette région est avant tout un bassin sédimentaire dont les roches métamorphiques proviennent d'assez loin, notamment de tout le Massif Central, voire d'Armorique, voire de massifs

primaires de l'Est ; donc, les mélanges et les caractéristiques des argiles sont beaucoup moins nets et précis que sur des centres de formation d'argiles beaucoup plus proches des roches éruptives où les caractérisations seront beaucoup plus faciles. On risque donc fort d'avoir, pour l'Ile-de-France, des choses relativement floues et assez peu précises correspondant, qui plus est, à des auréoles possibles extrêmement vastes et non pas à des points localisés pour les ateliers de production.

Jorge BARERA : Merci pour les réponses. Dans ce même ordre d'idée, on voit, à l'exposition, qu'il est question d'un tessonnier qui a été constitué pour l'Ile-de-France ; pouvez-vous dire un mot à ce sujet ?

Yvan BARAT : On avait pensé, il y a quelques années, lorsque nous avons créé ce Groupe d'Etude sur la Céramique Antique en Ile-de-France, à l'élaboration d'un tessonnier, aussi bien régional que plus large. Actuellement, la seule chose qui soit bien terminée, ce sont les productions de terra nigra et de terra rubra, consécutivement à la préparation de la communication présentée au congrès de Tournai, l'an passé. On continue à classer et à incorporer dans les tiroirs du meuble.

Bruno DUFAY : Vous êtes invités à consulter ce tessonnier, si vous le souhaitez.

Yvan BARAT : Et nous sommes prêts à accueillir des échantillonnages de tessons des différents ateliers, notamment ceux qui sont repérés et fouillés en Ile-de-France.

Didier VERMEERSCH : Je voulais continuer un peu la discussion sur les analyses, mais d'une autre façon, en revenant sur le problème des amphores et je souhaiterais des réponses de Fanette Laubenheimer, d'Hervé Sellès et de Jean-Marc Segulier.

J'avais regardé un certain nombre de céramiques de Taverny, à la loupe binoculaire, et un des groupes d'amphores, d'amphorettes et de cruches de Beaumont se caractérisait par une pâte rouge à surface orange, plus ou moins laiteuse et, dans la pâte, qui n'est pas sableuse, par une grande quantité de quartz coloré en rouge. Il me semblait que c'était une piste qui pouvait être intéressante pour retrouver les ateliers de potiers de cette fabrication. D'autres ont-ils fait des analyses ou observations de même type sur leurs amphores régionales, locales ou autres ?

Hervé SELLES : La nature de la pâte du mobilier amphorique chartrain est strictement identique à celle des céramiques communes locales.

On trouve essentiellement des pâtes sableuses et, à la fois, fortement kaolinitiques, qui prennent des tendances plutôt blanchâtres au moment de la cuisson. En surface, pour un premier groupe, on a une couleur jaunâtre, très légèrement orangée par places avec, comme caractéristique, du mouchetis qui est sans doute volontaire et qui nous permet très facilement d'identifier ces productions chartraines ; un deuxième groupe est constitué par des pâtes rouges et c'est dans ce groupe qu'on trouve, essentiellement, les amphores qu'on assimile actuellement aux Dressel 28. Il faut noter que ces céramiques sont systématiquement engobées blanc et qu'elles présentent aussi, quelquefois, un mouchetis rougeâtre à la surface. Mais en aucun cas, il ne s'agit de groupes spécifiques pour la production d'amphores ; ce sont les mêmes faciès argileux qui sont aussi bien utilisés pour la production d'amphores que pour la production de céramiques communes.

Fanette LAUBENHEIMER : Pour les Gauloise 12, avec ce que j'ai eu l'occasion d'observer dans la vallée de la Seine, il y a bien évidemment deux familles de pâtes, l'une très sableuse, kaolinitique, proche de celle dont Hervé Sellès parlait à l'instant et l'autre, plutôt orangée. Cela laisse à prévoir qu'il y a plusieurs ateliers et c'est tout ce qu'on peut dire pour le moment ! Le travail d'analyses va commencer.

Jean-Marc SEGUIER : Afin de compléter les informations, pour la région de Sens et la plaine de confluence entre Seine et Yonne, on a pratiquement les mêmes résultats que ceux qui viennent d'être décrits.

D'une part, on a des pâtes orangées qui sont généralement très tendres et qui correspondent, plutôt, à des Gauloise 4 et, d'autre part, des pâtes sableuses blanchâtres, très dures, qui ont la particularité de contenir des inclusions d'oxyde de fer ; mais il n'y a pas encore eu d'observations en lames minces, ni quoi que ce soit d'autre.

En terme de chronologie, les ensembles sont disjoints. En ce qui concerne les productions de Gauloise 4, elles correspondent essentiellement à la période flavienne et au II^e s. (on n'a qu'un seul exemplaire au III^e s.). Par contre, les pâtes sableuses, blanchâtres, qui apparaissent également à la période flavienne, se développent au II^e s. et sont bien représentées au III^e s.

Au I^{er} s., il y a des productions tout à fait différentes qui, elles, semblent bien correspondre aux productions de l'atelier des Sablons, à Sens, qui a des caractères de pâte un petit peu différents des autres et dont les formes sont également légèrement différentes de celles qu'on trouve au II^e s.

Grosso modo, on a trois grandes séries de productions. Pour donner un autre point de vue chronologique, les amphores de production locale apparaissent très tôt puisqu'on en trouve, apparemment, en contextes tibériens, sur la villa de Saint-Germain-Laxis ainsi que dans plusieurs ensembles de la plaine de confluence Seine-Yonne.

Hervé SELLES : Pour compléter mon propos de tout à l'heure et pour parler en terme de chronologie, il semble bien, à Chartres —mais les études n'en sont qu'à leur tout début—, que les amphores locales ne soient pas produites avant, au plus tôt, la période claudienne et même, plutôt, la période néronienne.



